



Lionel Destremau *In memoriam* L'Amourier, 2006.
par Sylvie Decorniquet *

Duo ou trio fraternel en ribambelle, des souvenirs qu'aucune photographie ne certifie défilent sur l'écran impressionniste de la mémoire : De ces instantanés jaunis, "réminiscence sale sur le blanc", l'accentuation est mise sur les gestes et les marques corporelles, sur une mémoire tactile. L'écriture de Lionel Destremau donne ainsi à saisir la façon dont le corps engrange les données sensorielles, "la ridicule légère qui se marque peu à peu sur le potelé du visage à l'endroit où le menton fait la moue"; donne à entendre comment le corps est le témoin de l'écriture, celui qui accompagne et porte la charge des affects : captation du temps que seul le corps recèle. Et aucun épisode n'a de terme tant que ce corps charrie les linéaments de la mémoire.

Aussi le lexique n'est-il pas lié à une expressivité, sentimentalité recueillie ou complaisante mais au déploiement d'une gestuelle enfantine en des rituels d'appropriation et de conjuration. Si une certaine tonalité nostalgique semble toutefois émaner du texte, ne serait-ce qu'à travers le titre, l'obsolescence de la formule latine et sa connotation funèbre, c'est que des états de corps sont désormais inappropriables : deuil d'une perception enfantine et du monde qu'elle instaurait auquel il n'existe plus d'accès, sinon par le rendu sensible que construit une écriture du mouvement. Plaque commémorative du titre et agitation physique de la restitution, cette tension entre mobilité et immobilité est constitutive des quatorze textes qui organisent le recueil, comme si le titre figeait ce que l'écriture au contraire parvenait à rendre perceptible : l'effraction visuelle, l'optique grossissante des détails. Les scènes s'agencent depuis de subreptices visions, s'agencent et se dissolvent selon une scansion rythmique qui accentuent les initiales des mots : frappe consonantique des labiales qui sépare les syllabes voire les lettres de ces mots martelés ou épelés car imprononçables, "s'arrêter bloqué là devant deux p deux a".

À la métaphore fileuse des intitulés : "découdre les ombres, point de croix, sur le fil", l'on peut proposer l'image filmique du raboutage des séquences d'une "mémoire domestique"; mémoire de plein air, loin d'être casanière, évoquant les jeux d'enfants, les affrontements sauvages, parfois cruels, épreuves de soi dans le corps à corps fraternel, et "duel rêvé d'invectives maladroitesses" à l'adresse de l'injustice majeure : la béance que fraie, va frayer le cadavre animal. Plus que l'événement de sa mort, l'immobilité roide de l'animal avec lequel se solidarise le corps tétanisé de l'inconsolé.

Spasmes, griffures, blessures, cicatrices, corps rongé par les vers, troué, corps pourri : corps affecté où ne cesse de s'inscrire la détresse d'être "né à la mort". La conscience suraiguë de cette infrangible réalité de la mort à laquelle le corps meurtri est comme le prologue, la peau cicatrisée comme l'annonce ou le signe intrusif d'une "silhouette d'ombre", d'"interrogation répétée", réitérée, éprouvée et expérimentée de façon lancinante dans la chair enfantine, se mue en une assertion rédhitoire, une formule conclusive : "né à la mort".

"Belle épitaphe avant l'heure" qui ruine toute déclinaison temporelle comme si les faits se trouvaient définitivement arrêtés par la dominante des participes passés qui les caractérisent : "mots glissés, assénés, maladroits" à qui, devant l'incontournable, seul "un liquide sémiotique" donne respiration, donne un "cœur craché, vomis, bleu", une "éternité bleue, s'il le faut bleue, s'il le faut".

Sylvie Decorniquet
Agrégée de Lettres
Modernes, elle a fait
paraître des études sur
André Du Bouchet,
Olivier Cadiot,
Hervé Piekarski,
Manuel Joseph,
prépare un essai sur
André Du Bouchet.

Lionel Destremau *In memoriam* L'Amourier, 2006.
*par Antoine Émaz **

Le titre annonce le deuil, le passage, mais ce n'est pas un livre de nostalgie, plutôt une mise à plat. il s'agit d'ouvrir le robinet de mémoire, dans une lente suite d'expériences fondatrices, évoquées sans être jamais racontées à proprement parlé : une chute de vélo, une quasi noyade dans un bassin, la mort du chien... On est frappé par la lenteur, le mouvement continu qui entraîne, comme un long dévidement continu de la pelote d'enfance. Les vers sont longs, enchaînés ou enjambants, souvent. C'est un murmure qui s'instaure, une voix basse qui reprend ce qu'elle peut dans le temps.

Bien sûr il y a du désordre dans ce mouvement :
*mais les voilà ce sont elles qui / glissent reviennent des bribes rien / aucun lien ou /
suite mais de bouts / de perceptions des / pensées bouts épars sans savoir glissant.*

Dans une courte postface, l'auteur parle de la fragmentation de flashs mémoriels, rejoignant la définition d'Eliot : *memory is a set of snapshots*. Et c'est bien cette tension entre le lié du poème et les sauts de mémoire qui interroge tout au long du livre en même temps qu'elle sonne vrai, humainement : *aucune prise possible sur un laps de temps, ou bien qu'enfant la main empoigne / sans jamais tenir serre encore mais / ne retient pas se souvenir de ça.*

Antoine Émaz
Écrivain, il a publié une
quinzaine de recueils
de poésie chez
différents éditeurs
(L'idée bleue, Deyrolle,
Tarabuste, Théodore
Balmoral...).
Il collabore à la revue
N4728 qui a fait
paraître cette note en
juin 2006.

Plus qu'une recherche du temps perdu, c'est le mouvement même de la mémoire qui est donné à lire, avec ses hantises, ses retours, et ses trous. *Une fois né à la mort*, il n'y a plus rien qui tient vraiment. On juxtapose des bribes, des passages, des expériences, mais seul le poème fait le lien, le liant, dans une sorte de chant à bouche fermée visant à faire la somme d'une enfance, pour pouvoir la ranger. Le titre, *In memoriam*, signale ce double objectif : il faut à la fois faire le deuil, se séparer du temps mort, et en même temps, conserver, fixer par les mots les scènes déterminantes d'une vie.

À la fin du livre, une chute forte parce que simple : *debout je n'ai aucune / main à tendre*. Autrement dit, je suis adulte, ou bien, mais c'est peut-être de même, je suis seul.